

Au reste, si la nature de nos recherches me faisait repousser le terme *d'origines*, l'époque à la quelle nous remonterons me permet peut-être de l'adopter.

La poésie italienne ne commencera pas pour nous avec la langue toscane. La poésie est un état de l'ame, avant d'être un son de la voix. Or, croirons-nous qu'à un jour donné du XII<sup>e</sup> siècle, sur cette terre jusque là muette, soit descendu tout à coup le souffle poétique; que tant de générations se soient succédé impassibles témoins, à la vue de ces mêmes montagnes; aux rives de ces mêmes fleuves, dans le sein de cette même nature dont les embrassements furent dans la suite si féconds pour le génie? Quoi! avant les poètes de Sicile et de Toscane, ce ciel si chaud, cette terre si pleine d'accidents gracieux et terribles n'aurait-elle rien dit au cœur de l'homme, ou l'homme n'aurait-il pas eu d'ame pour l'entendre, de voix pour lui répondre.

Ne pensez pas, MM., que je veuille ici faire allusion à la poésie latine et la rattacher à mon enseignement. Non, la poésie de Rome n'est pas la poésie italienne; Rome n'est pas l'Italie; Rome c'est le pouvoir, c'est la conquête, c'est la main qui enchaîne ou plutôt le pied qui écrase. L'impérieuse cité imposa à l'Italie vaincue la poésie enlevée à la Grèce vaincue, elle entassait ainsi butin sur butin, et chargeait son esclave des dépouilles de sa victime.

Mais sur ce sol italien, ne pourrait-on pas trouver encore sous la lave romaine quelques débris desséchés de fleurs autrefois fraîches et brillantes? Ne reste-t-il plus rien de l'esprit poétique qui dût animer ces populations vierges du Latium, cette mystérieuse et sacerdotale Etrurie, ces braves et farouches Samnites. Alors aussi battirent de nobles cœurs, alors règèrent de poétiques mœurs, de sombres ou gracieuses croyances. Alors aussi, sans doute, on chanta les combats, on rêva au bord des fontaines. Peut-être avant le favori de Mecène, le bois de Tibur ou la Cascade de l'Anio avait-elle déjà vu un Horace.